

Louise Massé

Remette ça



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Albertus Pictor (1440-1507), *La mort jouant aux échecs*, détail d'une peinture murale (1480), église Täby, Stockholm, Suède.

Remette ça

REMETTRE ÇA

I

la mer s'ouvre sur un théâtre qui vite échappe à la vue car un toit noir descend très bas un escalier très long monte étroit provenant de rochers légèrement la mer vue par la fenêtre s'éloigne des arbres on peut entendre une voix au sommet des murs barbouillée de maquillage par instants dans la cour les lucarnes partout la charpente s'allume s'émiettent et pas un chat qui fuit sur les portes n'apparaît sur les poutres fuyant derrière

2

des sortes de marques apparaissent inscriptions sans doute pour être suivies par en dedans seule dans le masque adossée debout parle pour dire les mains appuyées le mur de la mer la chambre baigne dans le son perçu que je sache comment éclairage du lieu les pieds tendus hurlent mais la mer encore dans ses jupes ne reçoit que du dévêtu immobile des jambes ramènent la couverture écartée

3

l'endroit justement où très moites les pierres chuintes pas aspirées par la mer sans façon elles ne répondent pas toutes les sortes d'aiguilles des fibres irritées nouées apparaissent sur le tard vous non plus néanmoins serez respirantes presque mouillées quand on veut parler des vitres et remuer sur les montants la marée exactement pareille serre la nuque ni plus ni moins

4

le rideau (noir là comme l'urgence) hésite mais se referme se maintient sur l'épaule écrivez ça s'écrit grotesque comme des châteaux de cartes remplit le corps très loin me fait violence simplement rire de ce rapport s'adressant dehors au seuil de l'escalier en liant les marches le corps est vide s'effondrent sous l'empreinte ne lâche pas le ventre le bout

5

des indices n'arrêtent pas dans les mains de l'obscurité le toit même à voix basse enveloppe s'effondre la salive coule des portes à voix basse prise par me dépasse dans l'oubli au beau milieu au moment des dernières marches tout de suite quelque chose de blanc entre toutes les façons avec muscle à voix basse est apparu dans la main de ce point de vue à la hauteur de la mer

6

que faire d'autre dans la voix parlant que de remettre ça

Texte écrit le 18 février 1984, paru dans la revue *nbj*, n° 139, en mai 1984.

UNE HISTOIRE QUI SE MANGE LA QUEUE

Ce matin le téléphone sonne. Huit heures et la voix au bout du fil, presque un ronflement, quelque chose de bizarre. Intense méditation : la voix, LA VOIX à quelque chose de naturel entre la respiration et la parole. Pas exactement cela. Une exagération dérotante comme s'il était une fois et le téléphone – l'objet même – faisait peur. Comme si l'appareil faisait exprès pour se moquer de lui-même. Vie particulière des objets? Un monde inconnu qui n'a pas la même éducation, ni le même corps, ni le même esprit. Mais « correct », qu'à cela ne tienne. Le téléphone sonne : s'attend à ce qu'on dise « allo ». Implacablement, « il arrive quelque chose de terrible ». Enfin, pas exacte. Il se passe : c'est seulement un peu ennuyeux pour toi surtout... » Il est huit heures. En un mot : le chat est mort : elle ne fait que pleurer... Tu as du temps aujourd'hui : téléphone ! » Presque un ronflement au bout du fil : « clic ». Dès lors, qu'une chose à faire : user d'imagination. Le gros chat comme un gros chien respirant sur la table. Le ventre flasque un gros chien répandu. Il ronfle ; il ronronne, si l'on peut dire. Le corps de l'animal, dans la belle journée, inoffensif, s'appuie sur le téléphone. Il est huit heures. Montréal, l'aube est de la couleur du chat. Rangée de fenêtres où le téléphone se mire. Pour le reste, un peu de jaune (un éclairage?) signale que quelque chose de veillé, en larmes peut-être. Tout était en train de se dérouler. Le téléphone venait d'arriver pour croquer sur le vif les effets du téléphone. Un chien hurlait à la mort, à faire dresser les oreilles. Non seulement aux aguets, mais apparemment distrait, le chat gris mijotait des pillages dans l'armoire du bas. La ville se réveille. Aussitôt arrivé, aussitôt montée la toile (est couverte de chats). En vitesse, il est huit heures, le téléphone sonne. Des délités s'organisent. Tous les jours des manières se prennent : visite de veuves, fournis dans la tête, histoire de ronflements, peintre qui peint, rédaction d'encyclopédies. Soupçon que le chat dort. Si au moins cela ne faisait pas rire : sa queue bouge toute seule. Signe des temps? Qui sait? Que risque le peintre en déposant son pinceau sur la table? Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas soupçonneux. Les gens ont l'habitude... de tout, comme d'une racontée d'histoires qui améliore ses découvertes. Un chat par des ruses ingénieuses, épouse la veuve du peintre. C'est à dire : une plaisanterie. Encore quelques doutes sur l'origine des ronflements. Vu de dos, le téléphone sonne. L'énigme commence à se résoudre. Le chat n'est pas content. La signature au bas du tableau ne lui plaît pas et le téléphone sonne toujours. Complètement ivre, le peintre mutant touchait même les viscères. Il le faisait sérieusement. Pris d'une idée meurtrière, ce monstre doué d'instincts malfaisants, regardait le chat sans comprendre les raisons qui le poussait à peindre l'animal. Des élançements lapidaires annonçaient la destruction du tableau. Il résolut de s'abstenir. Le ronronnement s'amplifiait. La queue bougeait inlassablement, comme un essuie-glace. Comme inspirée, le peintre, l'air funeste, voulut sortir faire un tour. Alors, il se laissa tomber (dans un fauteuil). Il s'endormit. Des nus impudiques, à tête de chats agressifs, troublaient son état. Des dents fourchues, pleines de poils, lui souriaient. Siècles d'horreurs, mugit-il sous la torture! Il se promit de consulter l'encyclopédie des arts et métiers. Ces apparitions douteuses devaient y être répertoriées et il saurait bien de quoi il retourne. Il y allait quand... le téléphone se mit à sonner. Déjà huit heures. Il devait peindre un chat aujourd'hui. Un de ceux qui n'attendent pas. Un gros chat gris, un peu lubrique, qui se mirait dans un rangée de fenêtres. Le peintre le flatta. Le chat se laissait faire pendant qu'il faisait pénétrer ses griffes, langoureusement, dans le cou de l'ivrogne, patient en toute chose, jusqu'à ce qu'il s'effondre. Se dégageant de la douteuse étreinte, le minou, comme un bouledogue, prit le téléphone et annonça la bonne nouvelle. « Aujourd'hui! Tu n'y penses pas. J'ai autres choses à faire (que de téléphoner à la veuve)! » Il est huit heures et déjà le téléphone sonne...

Texte écrit les 18 et 19 avril 1984, paru dans la revue *nbj*, n° 144, en décembre 1984.

CRIE

Donne sourdement dans les jambes molles des coups comme ceux qui résonnent sur les tôles. Frappe dans l'onde et *splashhh!* le ventre encore intact. Dis-toi que les sons que tu perçois ne peuvent provenir de la bouche ouverte que tu vois. Assène donc aussi quelques effets sur la tête que tu domines de tes talons. Forge dans ta gorge un rictus sanglant et met un peu de vie au bout de ton couteau. Des gifles zèbrées dans l'air, fredonnant un air à réveiller le mort. Des cheveux traînent... Qui a bien pu les arracher ?

Dans la ville calme, un peu de pluie soudain...
Ce qui tombe au hasard lui écrase les couilles. Cela ne fait qu'un petit bobo : pauvre prédateur, pauvre carnassier, serais-tu en train de mourir ? Retiens-toi, sinon je serais déçue de devoir accélérer la procédure : il doit y avoir un palabre dans cette chaude nuit. Une main bouge encore couper alors quelques doigts, quelques-uns de ceux qui ont fouillés où ils ne le devaient pas. La guérilla s'installe : tu verras, tu seras un peu démolé. Tu ne gagneras pas cette lutte, mais tu pourras le croire... D'autres morceaux maintenant. Le genou est bien coincé et je tire ta jambe dans le mauvais sens et j'écoute avec délice le bruit sec que cela fait. Crie ! Tas de cire, crie ! Ou je tortille ce qu'il en reste. Au son du tambour, pour un danseur, cela fait un beau désastre ! Tu frissonnes. *Oh my God, darling*, retiens-toi ! Je ne suis pas en train de te sucer ! Une saignée, une ligne rouge sur ton bras comme le sang d'une fleur. Ne crie pas comme un cochon, pourriture, saleté : dire que j'ai baisé ça. Où avais je la tête ? Attend un peu que je t'enfile avec ta propre queue...

Et la pluie saupoudrée mouille à peine.
Souffler un peu. Tout un travail. Tous ces effets. On dirait presque que c'est vrai ! Je vois des génisses qui têtent partout... Tous pareils ces Anglais, tous pareils. Mais je ne dois pas être avare. Tout rendre au centuple, c'est ma devise, surtout aujourd'hui... Encore quelques petites idées pointues. En aurais-je la force ? Il lui manque, dans le cou, une prenante incision pour aller avec sa chemise bariolée blanc et rouge... et le rouge lui va si bien.

La pluie, échantillon de paradis...
Tas de cire molle commence à être bien faible : il râle. Il faut que je me hâte ! Le plaisir achèverait déjà ? Où se trouve ma tête ! Le plaisir Decker ? Ça va faire de belles pièces... Pas élégante, cette partie là : coupons au plus court. Qu'est-ce que tu en penses ? Je te parle ! T'es pas obligé de faire le mort. Bon ! Un autre morceau, et un autre, et un autre, et un autre, et un autre... Quelle corvée que de faire boucherie !
...Pendant que dans la ville calme la douce pluie continue de tomber.

Texte écrit au cours de l'été 1984, proposé à la revue *nbj*, refusé en février 1986. Inédit.

François Leblanc / Louise Massé

DU RISQUE DANS LA MATIÈRE

I

ce sera l'épaule comme une autre interruption : des audaces, des titres, des persistance ; le comble ; ce sera une autre façon d'avancer après qu'initier l'équivoque sera survenu. le moulin à ventrie, l'entrepôt d'ignorance et la discussion se poursuivent en plein sujet : ce sera la fatigue, une mécanique blanche, un souci ou la passion de recommencer : à perte de vue du texte comme du réel amusant, voilà : attitude d'attention mais dénoue l'œuvre – entretient la chronique en plein tirage, mise sous la dent.

II

les échos scrutés, les matières, ce sera encore de la perte – allez savoir – l'impression de relire qui est le sentiment des indices avec tout cet air qui passe entre les lignes, à commencer par « analphabète », ici, comme un écho du vocabulaire : consulter pour voir que ce sera une insistance (du lien) près du désarroi, juste une perception parce que les mots, qui sont des gestes, les mots se mêlent. ce sera [ici : illisible] avec raison car, sur un ton connu, une voix demande pourquoi et avec quelle attention d'autres se glisseraient dans cette conversation.

III

nous y reviendrons – au lisible qui est une autre éternité – et ce sera la fin, à nouveau, du risque dans la matière ; mais, alors que nous sommes seul(e)s ici, comme fréquemment, ce sera le début de la dégringolade, une simulation de lisible que nous haïrons avec insistance. oui, en remettre ; oui, du texte ; et ce sera tout ce qui advient, le secret, la mécanique, l'anonyme – détour par les tensions – relief.

« Monsieur François, où allez-vous d'un pas si vif ?
— Je vais au bar, ma chère Louise, noyer du texte dans la grande barrique des envieus !
— Oh ! Monsieur François... »

Texte s.d., 1985, paru dans la revue *nbj*, n° 163, en novembre 1985.

Remette ça,

quatre textes de Louise Massé et, accessoirement, de François Leblanc, sont parus en revue dans les années 1980, ou sont inédits.

ISBN : 978-2-89816-285-5

© Jean Yves Collette et Vertiges éditeur, 2020 – 1286 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org